



HAL
open science

Vargas Llosa en politique

Hubert Gourdon

► **To cite this version:**

Hubert Gourdon. Vargas Llosa en politique. Cahiers des Amériques Latines, 2011, 1, pp.9-16. halshs-00667850

HAL Id: halshs-00667850

<https://shs.hal.science/halshs-00667850>

Submitted on 14 Mar 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Hubert Gourdon*

Vargas Llosa en politique

Le 2 août 1987, Mario Vargas Llosa publiait dans le grand quotidien d'opposition liménien *El Comercio* un violent article contre un décret-loi émis le 28 juillet 1987 par la présidence apriste de Alan García, qui annonçait à la surprise générale la nationalisation des principaux établissements gestionnaires du système financier péruvien (soit 10 banques, 17 compagnies d'assurance et six sociétés financières). Cet article constituait une sorte de réquisitoire dénonçant la dérive du gouvernement péruvien vers l'instauration d'un régime totalitaire. Le 22 août, l'auteur de *La ciudad y los perros* (1963) tint meeting sur la place San Martín de Lima où ses propos enflammés soulevèrent l'enthousiasme de la foule. Il prit alors conscience que deux grandes missions lui revenaient : participer aux élections présidentielles prévues en 1990 et, une fois vainqueur, extirper de la politique et de la société péruvienne les deux maux qui menaçaient de les conduire à une véritable extinction, à savoir l'étatisme et la corruption. Au bout du chemin, Vargas Llosa laissait également poindre les promesses d'une prospérité qui ferait du Pérou la Suisse de la région latino-américaine. Cette prédiction l'accompagna d'ailleurs tout au long de sa campagne électorale, notamment lors d'une confrontation télévisée entre les deux tours (le 3 juin 1990) au cours de laquelle son adversaire Alberto Fujimori s'enquit de manière ironique auprès du « docteur Vargas Llosa » s'il s'agissait vraiment d'un élément de sa campagne électorale. Si ce dernier ne manqua pas de le confirmer, il ne fut pas à même de démontrer le caractère réaliste de cet effet d'annonce : largement battu par son adversaire qui l'emporta avec plus de 56 % des suffrages exprimés, il prit l'avion pour rejoindre l'Europe au lendemain même de sa défaite

* Université de Versailles – Saint-Quentin-en-Yvelines et Institut des Hautes Études de l'Amérique latine (Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3).

afin de reprendre son activité littéraire – la seule chose qu’il serait capable de mener à bien selon les propos de sa femme Patricia, rapportés par Vargas Llosa lui-même dans la conférence qu’il tint le 10 décembre 2010 à l’occasion de la remise du prix Nobel de littérature. Largement présent dans les médias à l’occasion de cette consécration récente, l’écrivain multiplia sur l’épisode de sa campagne présidentielle de 1990 les appréciations correspondant peu ou prou à ce point de vue : « *yo quise ser presidente porque el Perú se venía abajo. Fue sobre todo un sacrificio. Cuando perdí no me entristecí, no fue una tragedia, como sí sería una tragedia una enfermedad que me impidiese escribir.*¹ »

Il s’agit là de jugements dont il faut apprécier la sérénité à l’aune des années passées. Il en fut d’autres qui, émis à l’issue de la proclamation des résultats de l’élection présidentielle de 1990, laissent à penser que Vargas Llosa considéra autrement son engagement politique. Relisons ainsi l’une des conclusions de la formidable chronique qu’il livra de sa campagne électorale, *El pez en el agua* (1993), où l’écrivain diagnostique le mal profond de la société péruvienne où les individus errent dans le labyrinthe des haines de classe, de race et de couleur :

« Il n’est pas exagéré de dire que, si l’on radiographie en profondeur la société péruvienne en laissant de côté les apparences, émerge une véritable chaudière de haines, de ressentiments et de préjugés dans laquelle le Blanc méprise le Noir et l’Indien, lequel méprise le Blanc et le Noir qui, pour sa part, méprise le Blanc et l’Indien. Chaque Péruvien, depuis son petit segment social, ethnique, racial et économique, s’affirme à partir du mépris pour celui qu’il considère comme son inférieur et à partir de la rancœur envieuse qu’il porte sur celui qu’il sent au-dessus de lui. »

Construite sur une thématique de lutte contre les fléaux de l’étatisme, de la bureaucratie et de la corruption, sa candidature aurait finalement chaviré dans le torrent des haines ethniques auxquelles, selon Vargas Llosa, elle aurait même contribué à laisser libre cours. Tout autant que d’une appréciation sur l’état général de l’Amérique latine, il s’agissait également là d’un avertissement à l’usage des réformateurs de demain ; un avertissement dont la tonalité désabusée s’inscrivait dans une tradition fondée dès le lendemain des Indépendances par le plus illustre de ses pères fondateurs. En parcourant les dernières pages de *El pez en el agua*, on voit en effet resurgir les paroles ultimes de Bolivar en novembre 1830 qui, en route vers le port de Santa Marta pour embarquer à destination de l’Europe, écrivait en ces termes au général équatorien Florés : « l’Amérique est ingouvernable », « j’ai labouré la mer » ou « l’unique chose qu’il reste à faire en Amérique est d’émigrer ». Serait-il donc toujours vrai, au tournant des xx^e et xxi^e siècles, qu’assumer un destin politique dans toute sa plénitude en Amérique latine contraigne celui qui y prétend à émigrer ?

1. *El País*, 9 octobre 2010.

Il n’est pas de
une dimension c
pour autant con
qui fut son unic
l’intensité qu’il
Vargas Llosa ne
tion ou de dilect
les rencontres et
construisant nor
du travail de déc
intrigues et de le
une vie ou des é
Vargas Llosa au
organisa donc sa
établissant, selon
du pouvoir » et d
eux créer, un m
regroupant les p
décidées par le c
et conférences de
savoir-faire, mais

Dans *El pez*
pense être à l’orig
traversée par des
cation générale,
compte très tôt a
aucun roman éle
des classes moyer
pas à même de f
la prospérité et l
aux pauvres et, p
lissaient les troc
remballer le soir
À ces pauvres (le
leur statut et dans
de celui du Pérou
exposées dans l’ou
et relevaient de
400 000 individus
dises un état reco
de travail et d’inv



une chose qu'il serait capable de
 tricia, rapportés par Vargas Llosa
 décembre 2010 à l'occasion de la
 présent dans les médias à l'occa-
 triplia sur l'épisode de sa campagne
 pondant peu ou prou à ce point de
abajo. Fue sobre todo un sacrificio.
... como si sería una tragedia una

er la sérénité à l'aune des années
 la proclamation des résultats de
 nser que Vargas Llosa considéra
 s ainsi l'une des conclusions de
 agne électorale, *El pez en el agua*
 nd de la société péruvienne où les
 e classe, de race et de couleur :

biographie en profondeur la société
 s, émerge une véritable chaudière de
 laquelle le Blanc méprise le Noir et
 qui, pour sa part, méprise le Blanc et
 ment social, ethnique, racial et écono-
 qu'il considère comme son inférieur
 ur celui qu'il sent au-dessus de lui.»

ntre les fléaux de l'étatisme, de la
 e aurait finalement chaviré dans
 n Vargas Llosa, elle aurait même
 une appréciation sur l'état général
 d'un avertissement à l'usage des
 t la tonalité désabusée s'inscrivait
 Indépendances par le plus illustre
 nières pages de *El pez en el agua*,
 e Bolivar en novembre 1830 qui,
 arquer à destination de l'Europe,
 orés : « l'Amérique est ingouver-
 qu'il reste à faire en Amérique est
 tant des xx^e et xxi^e siècles, qu'as-
 de en Amérique latine contraigne

Il n'est pas de notre propos de conférer à l'épisode présidentiel de Vargas Llosa une dimension comparable à celle de l'odyssée du *Libertador*, mais il ne faut pas pour autant considérer avec condescendance l'engagement de l'écrivain dans ce qui fut son unique bataille électorale. L'auteur s'impliqua dans ce combat avec l'intensité qu'il mettait à l'élaboration de ses romans. Or le romanesque chez Vargas Llosa ne s'exprime pas sur les plans de la contemplation, de la méditation ou de dilection de l'écriture, mais sur celui de l'ordonnement d'actes dont les rencontres et les collisions font l'objet d'un scénario complexe et méticuleux, construisant non seulement les itinéraires des acteurs, mais également les étapes du travail de découverte et de perception par le lecteur du devenir des diverses intrigues et de leur confluence. Un travail monumental donc, qui exige de l'auteur une vie ou des épisodes de vie presque monastiques que revendique hautement Vargas Llosa au même titre que l'héritage d'un Balzac ou d'un Flaubert. L'auteur organisa donc sa campagne présidentielle comme il avait construit ses romans en établissant, selon les justes propos du jury Nobel, une « cartographie des structures du pouvoir » et de sa conquête : avec des acteurs qu'il fallut pour certains d'entre eux créer, un mouvement politique et un Frente Democrático (FREDEMO) regroupant les partis de l'opposition dont il organisa la sujétion aux stratégies décidées par le candidat présidentiel ; avec ses mouvements, meetings, entretiens et conférences de presse. Le candidat Vargas Llosa ne ménéagea ni sa peine ni son savoir-faire, mais acheva sa campagne épuisé et battu.

Dans *El pez en el agua*, l'auteur fournit quelques-uns des éléments qu'il pense être à l'origine de sa défaite. Outre le caractère incontrôlable d'une société traversée par des ressentiments d'ordre ethnique et racial qui lui tient lieu d'explication générale, il évoque aussi des facteurs plus précis. Ainsi se serait-il rendu compte très tôt au cours de sa campagne de la défaillance de l'acteur sans lequel aucun roman électorale n'arrive à son terme : l'acteur majoritaire que les électeurs des classes moyennes – dont l'adhésion fut à l'origine de sa candidature – n'étaient pas à même de former. En fait, le message promettant aux Péruviens de demain la prospérité et la richesse des Suisses d'aujourd'hui s'adressait essentiellement aux pauvres et, plus particulièrement, à ceux qui, chaque matin à Lima, ensevelissaient les trottoirs sous un monceau de marchandises sans provenance pour les remballer le soir venu, restituant le droit de circuler aux citoyens rentrés chez eux. À ces pauvres (les *informales*), Vargas Llosa expliqua que c'est dans la précarité de leur statut et dans leur déshérence qu'ils trouveraient les ressources de leur salut et de celui du Pérou. Les recettes de cette révolution copernicienne avaient déjà été exposées dans l'ouvrage de l'économiste Hernando de Soto, *El otro sendero* (1986), et relevaient de la plus grande simplicité : faire de l'informalité du travail des 400 000 individus qui transformaient les trottoirs liméniens en étals de marchandises un état reconnu par la loi ; à partir de quoi, par leurs qualités d'ingéniosité, de travail et d'inventivité, en dissipant les miasmes de l'étatisme et de la corrup-

tion, ces *informales* auraient engagé l'économie et la société péruvienne sur le chemin de la prospérité et de la justice. Pour cesser d'être pauvre, il suffirait en somme de le devenir officiellement. Même si le résumé que nous livrons ici de cette doctrine relève quelque peu de la caricature, c'est bel et bien cette caricature-là qui fut diffusée au cours de la campagne électorale. Aussi Vargas Llosa se rendit-il rapidement compte de la faible réceptivité de sa candidature dans le milieu de ces *informales* qui, s'ils connaissaient l'ouvrage de Hernando de Soto pour en vendre des éditions contrefaites sur les trottoirs, en laissaient le plaisir de la lecture à leurs acheteurs.

Le rendez-vous avec les pauvres fut donc un rendez-vous manqué. En revanche eut lieu une rencontre qui n'était pas inscrite sur l'agenda initial du candidat présidentiel Vargas Llosa : celle avec *el Chinito* Alberto Fujimori, dont la personnalité anonyme jusqu'à quelques semaines des élections fut emportée par un soudain tsunami qui, lors du premier tour des élections, déposa sa candidature en deuxième position et à quelques encablures de l'écrivain. L'addition de ses voix à celles du candidat de l'Alianza Popular Revolucionaria Americana (APRA), arrivé en troisième position, faisait de Fujimori le vainqueur probable d'un deuxième tour que Vargas Llosa affronta tout en se sachant d'ores et déjà battu.

En réalité, ce savoir fut aussi un vouloir et les raisons pour lesquelles *el Chinito* a écrasé son illustre adversaire ne sont pas d'ordre politique, mais littéraire. Quitte à renoncer à la victoire, le candidat romancier Vargas Llosa souhaita en effet conserver ses droits d'auteur sur une campagne présidentielle qu'il considéra essentiellement comme un roman électoral. Gardant la main sur l'intrigue initiale, il refusa l'hypothèse d'une issue politique face à l'impasse vers laquelle conduisait sa campagne. En suivant son propre récit, il semble qu'il eût été possible de négocier un compromis avec le candidat apriste : écarté de la compétition finale pour être arrivé en troisième position lors du premier tour, Alan García – qui connaissait bien Vargas Llosa et le tutoyait – avait proposé le principe d'une rencontre au cours de laquelle auraient été débattus, entre l'APRA et le FREDEMO, des arbitrages concernant le programme et la structure d'un gouvernement issu de ces élections. L'APRA aurait alors inversé le fonctionnement de toute sa machine électorale en faveur d'un vote pour Vargas Llosa qui, selon le nombre des voix obtenues au premier tour par leur formation respective, aurait alors eu de bonnes chances de l'emporter. Toutefois, Vargas Llosa écarta cette proposition.

S'il fut battu, c'est donc – avant tout autre explication – parce qu'il refusa de troquer son statut d'auteur contre celui d'acteur politique. Crispé sur une campagne qui faisait de lui le coupeur des mille têtes du socialisme, de l'étatisme et de la corruption caractérisant l'hydre apriste, il refusa d'engager le combat avec un adversaire qui n'était pas prévu dans le scénario initial. Peut-être agit-il ainsi par crainte de perdre son âme, de glisser sur le versant écrit de son œuvre et de

basculer dans les pages de ses d'années auparavant : un grand Lima, autour de verres de whisky d'oublier ou de se remémorer trahisons de mercenaire, de clectuel révolutionnaire, de c toutefois, Vargas Llosa décia une entreprise romanesque ; en 1971 dans son livre sur l'*Historia de un deicidio*), derra une tentative de correction, de sa substitution par une r. d'accepter les contraintes de matière de déontologie de l' à considérer l'hypothèse du c compromis qui en est l'about la soumission de l'entrepren est l'incarnation de l'essence de la culture de l'*homo polit* Llosa claque la porte au nez testamentaire de Lula justifi présidentielles : « si Jésus Ch avec Judas. »

Agir en politique implique scénario intangible auquel s'investir dans une entreprise choix qui en découlent. Et, i Llosa soient lourdes quant présidentielle sur le devenir considérer que Fujimori a d Llosa de ne pas négocier, è du bilan des dix années de l' 1992 jusqu'à la corruption ; Fujimori-Montesinos en 200 dant s'empêcher de penser qu cette élection ne fut pas sans au nom d'impératifs d'ordre) ou du rejet du goût du pour sur la responsabilité d'un les campagne l'extinction de la manière décisive à l'établisse



ité péruvienne sur le
pauvre, il suffirait en
te nous livrons ici de
et bien cette carica-
Aussi Vargas Llosa
la candidature dans le
e Hernando de Soto
laissaient le plaisir de

ez-vous manqué. En
r agenda initial du
berto Fujimori, dont
ctions fut emportée
ons, déposa sa candi-
l'écrivain. L'addition
ucionaria Americana
e vainqueur probable
achant d'ores et déjà

r lesquelles *el Chinito*
mais littéraire. Quitte
osa souhaita en effet
qu'il considéra essen-
l'intrigue initiale, il
laquelle conduisait sa
possible de négocier
ition finale pour être
arcía – qui connais-
cipe d'une rencontre
le FREDEMO, des
ouvernement issu de
de toute sa machine
le nombre des voix
it alors eu de bonnes
roposition.

– parce qu'il refusa
que. Crispé sur une
talisme, de l'étatisme
gager le combat avec
ent-être agit-il ainsi
de son œuvre et de

basculer dans les pages de sa *Conversación en la Catedral* publiée une vingtaine d'années auparavant : un grand roman crépusculaire où s'abîment, dans le gris de Lima, autour de verres de whisky ou de canettes de bière, des épaves s'efforçant d'oublier ou de se remémorer, au lendemain de la dictature du général Odría, leurs trahisons de mercenaire, de conseiller du prince, d'officier, de notable élu, d'intellectuel révolutionnaire, de courtisane ou de courtisan. Plus vraisemblablement, toutefois, Vargas Llosa décida-t-il que son engagement politique devait rester une entreprise romanesque ; autrement dit, comme il l'avait fort bien expliqué en 1971 dans son livre sur l'œuvre de Gabriel García Marquez (*García Marquez. Historia de un deicidio*), demeurer « un acte de rébellion contre la réalité [...], une tentative de correction, de changement ou d'abolition de la réalité réelle, de sa substitution par une réalité fictive que le romancier crée. » Il refusa donc d'accepter les contraintes du principe de réalité, le seul principe qui vaille en matière de déontologie de l'action politique et qui contraint celui qui s'y investit à considérer l'hypothèse du changement comme la norme. Or la négociation et le compromis qui en est l'aboutissement sont les actions et les actes qui traduisent la soumission de l'entrepreneur politique au principe de réalité. Le compromis est l'incarnation de l'essence de la politique et la prédisposition à négocier celle de la culture de l'*homo politicus*. Relisant le passage du *Pez en el agua* où Vargas Llosa claque la porte au nez de Alan García, on ne peut que songer à la phrase testamentaire de Lula justifiant, en 2010, le caractère inachevé de ses politiques présidentielles : « si Jésus Christ avait fait de la politique, il aurait passé un pacte avec Judas. »

Agir en politique implique donc l'acceptation de l'idée qu'il n'existe pas de scénario intangible auquel chacun des acteurs devrait se tenir. D'autant que s'investir dans une entreprise politique implique d'assumer les responsabilités des choix qui en découlent. Et, à bien y regarder, il se pourrait que celles de Vargas Llosa soient lourdes quant aux conséquences de sa gestion de cette élection présidentielle sur le devenir du système politique péruvien. S'il est légitime de considérer que Fujimori a dû une part de son élection à la décision de Vargas Llosa de ne pas négocier, à qui devons-nous alors attribuer la responsabilité du bilan des dix années de la présidence Fujimori, depuis le coup d'État d'avril 1992 jusqu'à la corruption généralisée dans laquelle s'est ensevelie l'entreprise Fujimori-Montesinos en 2000 ? À ces acteurs bien entendu. On ne peut cependant s'empêcher de penser que le choix opéré par Vargas Llosa en 1990 de perdre cette élection ne fut pas sans relation avec ces événements, même s'il fut justifié au nom d'impératifs d'ordre moral – comme ceux de la fidélité à la parole donnée ou du rejet du goût du pouvoir pour le pouvoir. Comment ne pas s'interroger sur la responsabilité d'un leader politique qui, privilégiant parmi ses thèmes de campagne l'extinction de la corruption, prend une décision qui contribue de manière décisive à l'établissement d'un pouvoir où sa pratique rationalisée l'érige

en principe de gouvernement? Que vaut, dans cette configuration, le souci de garder son âme? Car, ainsi que nous l'enseigne Max Weber,

« qui se met en politique, je veux dire qui accède à utiliser comme moyens le pouvoir et la violence, a signé un pacte avec le diable de telle manière qu'il n'est pas certain que, dans son exercice, le bien produise seulement du bien et le mal du mal; et même fréquemment il arrive le contraire. Qui ne sait cela est un enfant politiquement parlant. »

Une citation qui n'aurait rien d'extraordinaire en soi, tant il en est mille de cette teneur dans l'œuvre du sociologue allemand, si elle n'avait pas été placée par Vargas Llosa en exergue de sa chronique électorale, *El pez en el agua*, publiée en 1993 un an après le coup d'État de Fujimori.

À qui, dès lors, s'adressent ces lignes? Quelle que soit la réponse, « l'enfant politiquement parlant » ayant cassé son jouet tout neuf s'en fut en avion le 13 juin 1990 pour retrouver un décor qu'il aimait par-dessus tout: celui de la Barcelone de l'Editorial Seix Barral, sa « patria chica » où tout était ordonné pour goûter aux plaisirs de *La orgía perpetua*, celle de l'écriture, la seule qui vaille et dont le désir ne s'épuise jamais.

« Escribo. Escribo que escribo. Mentalmente me veo escribir que escribo y también puedo verme ver que escribo. Me recuerdo escribiendo ya y también viéndome que escribía. Y me veo recordando que me veo escribir y me recuerdo viéndome recordar que escribía y escribo viéndome escribir que recuerdo haberme visto escribir que me veía escribir que recordaba haberme visto escribir que escribía y que escribía que escribo que escribía² [...] »

En 1993 fut rédigé et publié le récit d'une campagne présidentielle perçue, de l'aveu même de Vargas Llosa, comme la tentative – et, aussi, la tentation – « d'écrire dans la vie réelle un grand roman ». En ce sens, l'auteur n'éprouva sans doute guère de peine à mettre en écriture romanesque ce qui l'était déjà.

Ici, nous serions tenté de laisser Vargas Llosa à sa passion d'écrire d'autant que, sur le terrain politique, celui qu'il nous revient d'explorer, tout en 1990 avait déjà été dit, répété et mis en mouvement au cours de la campagne présidentielle. On pense notamment à l'adhésion de l'écrivain à un néo-libéralisme intransigeant commandant non seulement « une internationalisation des marchés, des techniques et des capitaux », mais également un retrait de l'État hors du champ économique où, en matière de croissance, la seule dynamique qu'il impulse serait selon Vargas Llosa celle de la corruption. Cela dit, l'intérêt de son néo-libéralisme ne réside pas seulement dans l'énoncé de la doctrine, mais dans les conditions qui ont présidé à son adhésion et qui expliquent peut-être son radicalisme. Nous savons en effet que, au

2. Exergue de *La Tía Julia y el escribidor* (1977), dû à Salvador Elizondo.

moment de la publication internationale, l'homme a castriste et la reconnaissance Sartre avaient conféré une de manière aussi vive dure dans les années 1950. S'il dans le cercle restreint et européennes – essentiellement littérature latino-américain gnait à être le propagateur y fit pèlerinage, bien sûr, en revue cubaine *Casa de las L*

En 1971 éclata cependant de la génération de Casto et Artistes de Cuba pour évocateur des réticences de culture appliquées dès 19 *la Revolución, fuera ninguno* mois plus tard à l'issue d ment, devant un jury cor ennemis déclarés de la R exilé à Londres tenant le « soldats extraordinaires » de confessions livrées gr constituaient « une négati une lettre adressée le 5 m *las Américas*, que ce qui se [voulait] pour son pays ». Une déclaration de rupture poi probablement pas à la vie. Marquez bien sûr, mais su *Américas*, en août 1971, le

Si le récit de ces événements du rejet du modèle cubain du modèle socialiste et ses reprises, l'auteur nous orientuels comme Raymond A. Pour notre part, nous pensons réside plutôt dans Llosa nous apprend d'abord le collectif des intellectuel



moment de la publication de *La ciudad y los perros* qui lui conféra une notoriété internationale, l'homme adhérait à un socialisme marxisant auquel la révolution castriste et la reconnaissance de celle-ci par des intellectuels aussi prestigieux que Sartre avaient conféré une réelle séduction – dont il n'éprouva toutefois pas les effets de manière aussi vive durant sa fréquentation de l'Université San Marcos à Lima dans les années 1950. S'il fut admis aux côtés de García Marquez et de Cortázar dans le cercle restreint et convoité des grands écrivains qui, depuis les métropoles européennes – essentiellement Paris et Londres –, inventaient et mondialisaient la littérature latino-américaine, il fut aussi marqué du sceau de l'idéologie qui l'enjoignait à être le propagateur zélé du message de libération émis depuis La Havane. Il y fit pèlerinage, bien sûr, et fut même membre du comité rédactionnel de la grande revue cubaine *Casa de las Américas*.

En 1971 éclata cependant l'affaire Padilla : Heberto Padilla était un écrivain de la génération de Castro qui, en 1968, reçut le prix de l'Union des Écrivains et Artistes de Cuba pour un recueil de poèmes dont le titre, *Fuera del juego*, était évocateur des réticences de l'auteur à accepter les contraintes de la tutelle sur la culture appliquées dès 1961 par la célèbre sentence castriste du « *Todo dentro de la Revolución, fuera ninguna libertad* ». Arrêté en mars 1971, Padilla fut absout un mois plus tard à l'issue d'une longue autocritique où il reconnaissait publiquement, devant un jury composé de collègues écrivains, qu'en pactisant avec des ennemis déclarés de la Révolution cubaine (l'écrivain dissident Cabrera Infante exilé à Londres tenant le premier rôle), il avait trahi tant ses idéaux que les « soldats extraordinaires » qui en défendaient l'intégrité. Révulsé par le grotesque de confessions livrées grâce à une procédure dont les méthodes staliniennes constituaient « une négation de la dignité humaine », Vargas Llosa déclara dans une lettre adressée le 5 mai 1971 à Haydée Santamaría, directrice de la *Casa de las Américas*, que ce qui se passait à Cuba n'était pas « l'exemple du socialisme qu'il [voulait] pour son pays ». S'il prédisait dans la conclusion de cette lettre que cette déclaration de rupture pouvait lui attirer les plus vives invectives, il ne s'attendait probablement pas à la violence des réactions qu'elle suscita : de la part de García Marquez bien sûr, mais surtout de la part de Cortázar qui publia dans *Casa de las Américas*, en août 1971, le long poème intitulé *Politécnica en la hora de los chacales*.

Si le récit de ces événements nous informe sur le comment et le pourquoi du rejet du modèle cubain chez Vargas Llosa, il ne nous dit rien du rejet global du modèle socialiste et sur la conversion à la formule néo-libérale. À plusieurs reprises, l'auteur nous oriente sur la piste de lectures ou de rencontres d'intellectuels comme Raymond Aron, Jean-François Revel, Isaiah Berlin et Karl Popper. Pour notre part, nous pensons encore que le secret des anathèmes et des conversions réside plutôt dans son entreprise romanesque. La production de Vargas Llosa nous apprend d'abord en quelle piètre estime il tenait, dès les années 1960, le collectif des intellectuels révolutionnaires, apistes et communistes, à l'œuvre

à l'Université de San Marcos dont sa *Conversación à La Catedral* nous livre un portrait aux confins du misérabilisme :

«[...] sur le qui-vive, secrets, méfiants, muets [...], faisant solitaires des esquisses d'apparition dans les cours de San Marcos [...] pour discourir quelques instants sur des thèmes ambigus, puis disparaissant plusieurs jours pour réapparaître cordiaux, évasifs, un même sourire précautionneux sur les mêmes visage indiens, *cholos*, chinois, noirs [...], avec les mêmes costumes usés, décolorés et les mêmes chaussures usagées et quelquefois une revue ou un journal ou un livre sous le bras. Que faisaient-ils comme études, d'où étaient-ils [...]?»

De ces quelques lignes sourdent le mépris et la défiance vis-à-vis de ces étudiants que la grégarité, la vacuité et l'impécuniosité prédisposent à une vocation d'adulateurs d'un État révolutionnaire, parasite et totalitaire. Ce sont les mêmes, plus vieux de quelques années, avec qui Vargas Llosa régla également ses comptes dans un entretien publié par la revue italienne *Panorama* (le 2 janvier 1984), dont le contenu pourrait se résumer à une stigmatisation générale : « tous corrompus et contents ».

Ce n'est pas, en réalité, la pauvreté qui pose problème à Vargas Llosa. Car ce serait justement par la mobilisation de chacun de ces pauvres dans un monde ouvert aux libertés de la production et de la circulation des biens et des marchandises que, selon lui, s'accompliraient les promesses de la démocratisation et de l'universalisation de cette grande invention de la civilisation capitaliste qu'est la souveraineté de l'individu. Là fut bien le sens de la parabole sur les *informales* énoncée dans la campagne présidentielle de 1990. Si, en cette circonstance, elle nous laisse sur notre faim, on ne peut en dire autant en ce qui concerne son applicabilité à la personnalité et à la carrière de Vargas Llosa. Posant les tréteaux de sa table de travail sur les trottoirs de toutes les grandes métropoles du monde occidental, n'est-il pas parvenu par un travail acharné à accumuler les richesses et la notoriété indispensables à la pleine jouissance de cette souveraineté de l'individu ? Vargas Llosa, *el informal universal!*

Édouard Glissant*

La latinité de

Les paysages américains de grand vent. La plus canyons s'y rejoignent, et les déserts les plus éclatants. Les pitor *sierras*. La feuille de ciguë y converse avec l ces pays. Or il me semble qu'une des qu toute-puissance de l'histoire. Les paysag une histoire, une conception et/ou une di histoires des peuples qui y habitent. Ce forgeant ainsi un terme qui n'existe pas da bien correspondre à ces réalités; ce sont d toire ne vient fermer. À leur contact, j'ai ap des peuples; j'ai compris que, là où se rejoin l'Histoire. Or ces pays américains orienten direction du plus puissant d'entre eux. Les toire dans le monde, ce qui tend d'ailleurs des peuples alentour. Une grande part d l'influence de ce mythe contraignant, de terriblement présente qu'on appelle l'Amé

Cependant, une nouvelle dimension dessine pour nous : celle des Amériques. qui m'a beaucoup ému. Un propriétaire c

* Poète, romancier, philosophe et essayiste martin donnée à l'Institut des Hautes Études de l'A Paris 3) le vendredi 7 décembre 2001 et transcrit pour la première fois dans les *Cahiers des Améri*